

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Mariage](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothée \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1850-09-19

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 2821, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 19 sept 1850

J'ai fait vingt lieues hier pour ne trouver qu'une seule des personnes que j'allais

chercher. Peu m'importe ; ma visite est faite. C'était une visite, non seulement de convenance mais de conscience. Les Banneville ont été très bien pour moi dans les plus mauvais jours quand beaucoup d'autres étaient mal, ou tremblaient d'avoir l'air d'être bien. Je suis très fidèle à ces souvenirs. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup d'ingrats et de lâches, mois toujours aussi quelques cœurs reconnaissants et courageux ; et quelques uns de ceux-là suffisent pour faire oublier beaucoup des autres et sauver l'honneur de l'humanité.

Je comprends qu'on s'inquiète à Berlin de Cassel et de Darmstadt ; mais j'ai quelque penchant à croire qu'on fait autre chose que de s'en inquiéter. Ces désordres des petits états Allemands, cette incurable impuissance ou sottise des petits Princes, servent au fond les vues de la Prusse et poussent vers elle les populations. L'ambition prussienne est craintive, mais obstinée. Le Gouvernement de Berlin a peur pour lui-même, mais sans cesser de convoiter le bien d'autrui. Je ne crois pas qu'il excite les insurrections badoises, hessoises ou autres, mais je doute qu'il s'en afflige à tout prendre, il en espère plus qu'il n'en craint.

Il m'est venu ces jours-ci assez du monde de mes environs ; mais je n'ai rien à vous en dire. Grande stagnation des esprits comme des faits. Grande prospérité de l'industrie et du commerce qui ne demandent que le statu quo. Grande détresse de l'agriculture qui voudrait bien un changement, mais qui n'ira point au devant. Les légitimistes voient cela ; ils ont le sentiment que eux seuls ils ne peuvent rien ; je ne dis pas seulement rien faire mais rien tenter ; quand on le leur dit, ils en conviennent sur le champ. Et pourtant ils parlent, ils s'agitent comme s'ils pouvaient et faisaient quelque chose. Cela leur fait grand mal dans le pays ; leur agitation incommode ; leurs paroles déplaisent. C'est un grand art que de savoir se tenir tranquille et se taire. Les partis n'ont jamais cet art là ; surtout les partis qui sont à la fois nobles et faibles. Ils se remuent et bavardent pour oublier un peu leur impuissance.

Soyez tranquille ; je n'oublierai point que c'est moi qui ai au la première idée de René de Fleischmann, et qui ai pris l'initiative. J'ai envie qu'en fin de compte la chose réussisse. Mais je ne puis ni ne veux forcer la main aux intéressés. Quant à la dot, je vous ai dit au premier moment, mais à vous seule, ce qu'il en pourrait être dans l'avenir avec quelques bonnes chances de famille ; mais quand il a été question d'en parler à d'autres, j'ai été très précis ; 10,000 liv. de rente en se mariant, et 5 ou 6000 de plus assurées. Cela est très exact.

10 heures

Merci de votre soin à recueillir pour moi toutes les nouvelles, grandes ou petites, tristes ou gaies. Je serais bien curieux de savoir si Thiers à réellement passé par Paris pour aller à Richmond. Je n'y crois pas. Ce serait, de la part de Richmond le symptôme d'une politique plus à part et plus hardie, que je ne le suppose. Je crois au travail constant, mais hésitant, embarrassé, timide et ménageant tous les avenir. Adieu, adieu., adieu.

Ma fille Pauline ne sera à Paris qu'après-demain matin samedi. Elle en partira dimanche soir. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 19 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-09-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3514>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 19 sept. 1850

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Mon M^{me} - Jeudi 19 Sept^r 1850²⁸²¹

J'ai fait vingt lieues hier pour une bourse qu'une amie des personnes que j'allais visiter. Peu importe ; ma visite en fut une. C'était une visite, non bouteille de concombre de connaissance. Les Beauvoisien^s ont été très bien pour moi dans le plus mauvais jour, quand beaucoup d'autres étaient mal, ou troublerous. J'avais l'air d'être bien. J'étais fidèle à ce souvenir. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup d'ingrats et de lâches, mais toujours aussi quelques bons, recommandables et courageux ; et quelque uns de ces-là suffisent pour faire oublier beaucoup des autres, et sauver l'honneur de l'humanité.

Je comprends qu'en Ingricht à Berlin de Cassel et de Darmstadt ; mais j'ai quelque plaisir à croire qu'on fait autre chose que de l'enquêter. Ces désordres, les petits Etats allemands, cette incroyable impunité avec l'absence de petits Princes devant au fond les yeux de la Prusse et poussée vers elle les populations, d'ambition Prussienne est

Craintive, mais obstinée de gouvernement de Berlin a peu pour lui-même, mais sans cesse de convaincre le bien d'autrui. Je ne crois pas qu'il espère la révolution. Badische, hessische ou autres, mais je doute qu'il leur attire. À tout prendre, il en espère plus qu'il ne craint.

Il n'est rien ce jour-ci assez de malheur de mon environnement, mais, je n'ai rien à vous dire. Grande stagnation des esprits comme des faits. Grande prospérité de l'industrie et du commerce qui ne demandent que le statu quo. Grande débauche de l'agriculture qui voudrait bien un changement, mais qui n'a point au devant. Les législateurs voient cela ; ils ont le sentiment quand il a été question d'en parler à d'autre, qu'à eux seuls ils ne peuvent rien ; je ne dis pas seulement rien faire, mais rien tenter ; quand on le leur dit, ils en couvrent sur le champ. Et pendant ils parlent, ils s'agitent comme s'ils pouvoient faire quelque chose. Cela leur fait les nouvelles, grande, ou petite, bonnes ou mauvaises, grand mal dans le pays ; leur agitation

incommode leurs paroles, déplaisant. Cela va grand ore que de savoir de tenu Haugville et de faire. Les partis vont jamais les voir là ; soutenir les partis qui sont à la fois nobles et faibles. Ils se renvoient et bavardent pour oublier un peu leur impuissance.

Soyez tranquille ; je n'oublierai point que c'est moi qui ai eu la première idée de l'initiative. J'ai envie qu'en fin de compte la chose réussisse. Mais je ne puis ni ne veux faire la main aux intérêts. Quant à la dot, je vous ai dit au premier moment, mais à vous seule ce qu'il en pouvait être. J'en l'avoue avec quelque bonne chance de famille ; mais j'ai été très malade ; 10,000 liv. de rente au mariage, et 5 ou 6000 fr. de plus assurés. Cela est bien exact.

10 heures.

Muni de votre boîte à recueillir pour moi tout ce qui sera nécessaire de faire pour me faire venir de Paris pour aller à

Richmond. Je n'y crois pas. Ce bruit, de la
part de Richmond, le symptôme d'une politique
plus à peu près ce plus hardie que je ne le suppose.
Je crois aussi qu'il court, mais hésitant, une
rumeur, tombe de minage dans tout le pays.

Adieu, adieu, adieu. Ma fille Pauline va
venir à Paris quelques jours au matin de l'Annonciation. Elle
en partira dimanche soir. Adieu.

3

2322
Paris Vendredi le 29 Septembre,
1850.

La conversation hier a interrompu
M. Darcisse. Il a été fait
un peu plus tard dans la soirée de
10 h^e. Il fut alors mon vieux
société d'assistance, très
vertueuse. On a été des
faits arrivés au débarcadère
il a donné un décret ;
tout, on traité quelque
mouvement d'affair d'opposition
à l'assassin. cela a été long.
Personne n'a été convaincu.
A force une peu occupé.
Voilà ce qu'on m'a raconté
et un manuscrit peu bon.